

Croire au dessein divin sur les Juifs, dont le Christ préfigure, 'par intrication prophétique', le destin messianique¹

Chapitre 6 de mon récent livre, [*Le peuple juif, révélateur des desseins des cœurs des peuples, à l'approche de la fin des temps*](#).

On connaît la célèbre prophétie, émise contre son gré et sur inspiration divine, par le voyant païen Balaam, appelé par Balaq, roi de Moab, pour maudire Israël son ennemi :

Nb 23, 9 : Oui, de la crête du rocher je le vois, du haut des collines je le regarde.
Voici **un peuple qui demeure à l'écart, il n'est pas mis au nombre des nations**.

Pendant des millénaires, les vicissitudes, souvent tragiques, de l'histoire du peuple juif ont semblé justifier cet apologue, et les anciens rabbins s'y sont référés pour expliquer le destin particulier de leur peuple. Devenues majoritairement chrétiennes, les nations, dûment conditionnées par une littérature patristique et ecclésiastique multiséculaire de textes « *Adversus Iudaeos* » (contre les Juifs), y ont vu une preuve scripturaire de ce que « la nation déicide » - séparée des autres peuples par son « entêtement coupable » à *refuser* de reconnaître Jésus comme son Messie et à se convertir au christianisme - resterait ainsi jusqu'à sa condamnation ou sa conversion, à la fin des temps, « à part » et cramponnée aux « fables ridicules » de son Talmud, attendant en vain son salut d'une « pratique tatillonne et légaliste » des commandements de la Loi et d'un « attachement fanatique à des coutumes surannées ».

Et s'il est indéniable que ces lectures anhistoriques ou polémiques du passage scripturaire, d'interprétation difficile, cité plus haut, ont largement prévalu, tant chez les Chrétiens que chez les Juifs, il s'en faut de beaucoup que ces derniers s'en soient accommodés de gaîté de cœur. Et de fait, leur histoire est jalonnée de tentatives - limitées et toujours infructueuses, mais à la récurrence significative - en vue d'être *comme tous les peuples de la terre* ².

L'Écriture témoigne éloquentement de ces tendances « assimilationnistes ». Dès l'« exode » et malgré les signes miraculeux qui l'ont jalonné, le peuple, qui erre depuis longtemps dans le désert, se plaint amèrement de la fadeur de la manne (cf. Nb 11, 4-5) et veut « retourner en Égypte » (cf. Nb 14, 3), ce que Dieu a solennellement proscrit (cf. Dt 17, 16).

Et au VI^e s. avant l'ère chrétienne, c'est sans doute pour répliquer à des récriminations analogues que Néhémie adresse des reproches tissés des mêmes réminiscences scripturaires (cf. Ne 9, 15-17) à sa communauté de 'sionistes' avant la lettre, revenus de l'exil de Babylone, avec la bénédiction de Cyrus, pour reprendre possession d'une terre d'Israël que leur disputaient âprement les Samaritains.

Quelques siècles plus tard, à l'époque hellénistique, le processus s'aggrave : c'est l'apostasie, comme en témoigne ce passage du premier livre des Maccabées :

¹ Une large partie du présent chapitre est reprise d'un article antécédent : voir M. R. Macina, « [Rester à part](#) », ou « [être mis à part](#) » ? *Les Juifs, une question pour les nations* »

² Cf. Dt 17, 14 ; 1 S 8, 5.20 ; Ez 20, 32, etc.

1 M 1, 11-15 : Alors surgit d'Israël une génération de vauriens qui séduisirent beaucoup de personnes en disant: Allons, faisons alliance avec les nations qui nous entourent, car **depuis que nous nous sommes séparés d'elles, bien des maux nous sont advenus** [...] Ils construisirent donc un gymnase à Jérusalem, selon les usages des nations, se refirent des prépuces et **renièrent l'alliance sainte pour s'associer aux nations**.

La Tradition aggadique juive postérieure a multiplié paraboles et exégèses pour battre en brèche cette tendance à l'assimilation, jugée néfaste et contraire au dessein de Dieu sur Son peuple. C'est ainsi que, commentant le passage de la Genèse : « et l'on vint le dire à Abram l'Hébreu [*le'avram ha'ivri*] » Rabbi Judah déclare : « Le monde entier est d'un côté [*me'ever ehad*] et lui [Avram] de l'autre ». Tandis que Rabbi Nehemiah affirme, pour sa part : « Il vient d'au-delà [*me'ever*]... »³.

On ne saurait mieux illustrer le particularisme juif.

Tout au long de l'histoire mouvementée de ce peuple, on voit à l'œuvre deux tendances : l'une, centrifuge, qui pousse les Juifs à s'assimiler ; l'autre, centripète, qui rappelle à Israël que sa vocation est d'être « du côté de Dieu », comme sur « l'autre rive » de l'humanité, et donc séparé des nations non juives. Et nul doute que c'est intentionnellement et par fidélité au dessein de Dieu sur le peuple qu'il s'est choisi, que les Sages d'Israël ont comme 'corseté' les fidèles juifs dans les mailles serrées d'un enseignement, de normes de comportement, de pratiques cultuelles et de traditions culinaires et vestimentaires, qui ont façonné la mentalité, les comportements et jusqu'à l'aspect physique du juif observant, au point de le désigner immédiatement à l'attention ombrageuse de ses contemporains de toutes les époques.

Il en fut ainsi jusqu'à la fin du XIX^e siècle de notre ère. Lente et indécise à ses débuts, l'émancipation, philosophiquement acquise dès le « [Siècle des Lumières](#) » (XVIII^e s.), et couronnée, après la Révolution française, par l'intégration sociale et politique des Juifs dans la société civile, avait suscité d'immenses espoirs, tant chez ces derniers que chez leurs concitoyens non-Juifs, mais aussi un énorme malentendu, dont les conséquences néfastes n'allaient pas tarder à se manifester. Pour les Juifs, l'accession à l'égalité avec leurs semblables, que la [Déclaration des Droits de l'Homme](#) garantissait à tout être humain, constituait le gage qu'ils ne seraient plus désormais des citoyens de seconde zone et qu'on ne les persécuterait plus pour leurs convictions religieuses ni pour leur mode de vie. Quant aux Chrétiens, cette promotion sociale des Juifs avait fait naître en eux l'espoir secret qu'après avoir goûté aux « bienfaits de la civilisation chrétienne » et s'être ouverts aux « lumineux enseignements du Nouveau Testament et de la Tradition de l'Église », ces incrédules ne tarderaient pas à se convertir au christianisme.

On sait qu'il n'en fut rien, même s'il y eut des cas - plus ou moins retentissants - de conversions individuelles. Un survol de la littérature religieuse chrétienne, des dernières décennies du XIX^e s. aux quatre premières du XX^e, permet de distinguer les lignes de force d'un *ressentiment antijudaïque* qui semble causé, au moins en partie, par la déception chrétienne face à l'« inconvertibilité » des Juifs. Cette dernière,

³ Tel est, en effet, le sens de l'exégèse, symbolique autant que populaire, du terme 'ivri, accolé au nom d'Abraham en Gn 14, 13, que l'on peut lire dans le très ancien Midrash *Bereshit Rabbah*, Parashah 41 (42).

devenue patente dès lors qu'elle ne pouvait plus être expliquée par la réaction de repli sur soi d'un groupe persécuté, engendra une frustration d'autant plus grande chez les Chrétiens, qu'ils avaient l'impression que le « magnifique cadeau de l'émancipation » avait été reçu avec ingratitude par les Juifs, comme un dû dont ils profitaient cyniquement « *sans rien donner en échange* ».

Tel était l'état d'esprit qui prévalait, concernant les Juifs, tant dans le clergé que dans l'intelligentsia catholique, dans les décennies qui précédèrent la Shoah. On dira que les choses ont bien changé depuis. C'est vrai. Il y eut d'abord le chapitre 4 de la [Déclaration *Nostra Aetate*](#) du Concile Vatican II (1965), texte laborieux et très controversé, consacré à la première méditation positive de l'Église sur le peuple juif. Ensuite, virent le jour, au fil des années, des documents d'application et d'approfondissement de cette réflexion séminale. Même la Shoah, après de longues décennies de quasi-silence, a fait l'objet de déclarations de l'Église catholique et de Commissions épiscopales nationales, ainsi que de représentants d'autres confessions chrétiennes. Incontestablement, les attitudes chrétiennes ont évolué, surtout, il faut bien l'avouer, à l'initiative de hiérarchies dûment éclairées par des théologiens inspirés. Cette bonne volonté s'est avérée importante et méritoire, sans qu'il soit possible de suspecter les Églises d'intentions missionnaires, même si l'unanimité est loin de régner dans leurs rangs à ce propos.

Mais ce constat positif étant fait, force est de reconnaître que, pour les Églises comme pour leurs fidèles, le peuple juif reste une énigme indéchiffrable et le plus souvent irritante. Il faut également déplorer que son « rôle dans l'économie du salut » - pour employer une phraséologie chrétienne familière - ne fasse pas encore l'objet d'un traité spécial de la théologie, comme il le mériterait.

De ce fait, restent toujours sans réponse aujourd'hui des questionnements aussi cardinaux que ceux-ci :

- Si, comme l'affirme [Nostra Aetate 4](#), « l'Église croit [...] que le Christ [...] a réconcilié les Juifs par sa croix et en lui-même, des deux n'a fait qu'un » [cf. Ep 2, 14-16], pourquoi son enseignement ne souffle-t-il mot du rôle dévolu par Dieu, dans Son dessein de salut, à ce peuple - « olivier franc dont la racine la nourrit » ?
- Si la majorité des Pasteurs et des fidèles chrétiens admettent, avec saint Paul, que « Dieu n'a pas rejeté le peuple qu'il a discerné d'avance » (cf. Rm 11, 2), comment concilient-ils cet aveu avec l'affirmation récurrente selon laquelle l'Église est le « nouveau peuple de Dieu » et le « nouvel Israël (cf. *Lumen Gentium*, 9 et *Ad Gentes*, 5) ?
- Dans un discours aux communautés juives d'Allemagne (Mayence, 1980), le pape Jean-Paul II avait parlé de la « Première Alliance qui n'a jamais été abolie » (cf. Rm 11, 28-29). Quel est le statut doctrinal de cette affirmation, et comment compte-t-on convaincre de sa compatibilité avec l'enseignement traditionnel de l'Église les nombreux fidèles qui, se fondant sur un texte néotestamentaire dont certains théologiens déduisent le contraire⁴, soutenus

⁴ Cf. He 8, 13 : « En disant: alliance nouvelle, *il rend vieille la première*. Or ce qui est vieilli et vétuste est *près de disparaître*. » Cf. M. R. Macina, « [Caducité ou irrévocabilité de la première Alliance dans le Nouveau Testament? À propos de la "formule de Mayence"](#) », dans *Istina* XLI/5, novembre-décembre 1996, p. 347-400.

sur ce point par maints prédicateurs et conseillers spirituels (clercs et laïcs), et ne cachent pas leur non-réception de cette audace théologique ?

- Enfin, le temps n'est-il pas venu, pour les Églises, de considérer l'incrédulité juive multiséculaire incoercible à l'égard de la messianité et de la divinité de Jésus, comme un 'paramètre' intégré de toute éternité dans la dispensation de la Révélation divine ⁵, et d'admettre que le Seigneur a, concernant le salut des nations, en général, et celui du peuple juif, en particulier, des conceptions très différentes de celles qu'exposent laborieusement les formulations actuelles de la christologie et de l'ecclésiologie chrétiennes ? ⁶

En outre, il reste la pierre d'achoppement sur laquelle buttent même de nombreux « philosémites » inconditionnels : le [sionisme](#), souvent considéré comme le « péché moderne » des Juifs. J'en ai suffisamment disserté dans mes écrits pour ne pas m'y attarder dans ce chapitre, à l'exception des quelques remarques suivantes.

Dans l'esprit de ses fondateurs, à l'époque des pogromes russes et de l'affaire Dreyfus, ce mouvement de réappropriation laïcisée du vieux rêve religieux exprimé depuis des millénaires par le souhait traditionnel, « *L'an prochain à Jérusalem rebâtie !* », sous la forme d'une aspiration à recréer un état national sur la terre ancestrale, apparaissait alors comme la seule réponse adéquate aux violentes persécutions antisémites auxquelles n'avaient mis un terme ni l'émancipation ni le loyalisme national dont les Juifs avaient pourtant fait preuve dans tous les pays où ils s'étaient, dans l'ensemble, bien intégrés.

Les théoriciens de ce mouvement étaient convaincus que leur peuple devait prendre en mains son destin politique et social, au lieu de subir la loi et les avanies des nations, parmi lesquelles il n'avait été, durant de longs siècles, qu'un hôte tout juste toléré, souvent humilié, menacé, spolié, voire mis à mort, et toujours contraint de composer et de ruser pour survivre et préserver ses acquis. À leurs yeux, seul un État fondé par des Juifs pouvait rédimer leur peuple, qu'ils considéraient comme plus ou moins responsable, par veulerie ou résignation, de son image, alors universellement répandue, d'usurier ou de colporteur cruel et cupide.

Qui, à l'époque, eût pu prévoir que la piètre terre lointaine, qui n'était alors l'objet d'aucune revendication nationaliste, et dont nul n'eût imaginé qu'elle serait un jour disputée au peuple qui en était issu, deviendrait un piège pour les Juifs qui, las d'être les parias des nations, avaient cru - tragique naïveté ! - recouvrer leur dignité et gagner le respect de l'humanité en devenant enfin, sur le sol ancestral, une nation *comme les autres* ?

Alors que les événements tragiques du Proche-Orient ont ramené à la Une des journaux la brûlante question palestinienne et celle, plus explosive encore, du statut de Jérusalem, l'attention sourcilleuse des nations - et, parmi elles, celle des confessions chrétiennes - se concentre à nouveau sur le peuple dans la bouche duquel

⁵ Cf. l'oracle du prophète Shemaya, lors du schisme des 10 tribus (1 R 12, 24) : « Ainsi parle le Seigneur : N'allez pas vous battre contre vos frères, les enfants d'Israël; que chacun retourne chez soi, car **cet événement vient de moi**. »

⁶ Comme il est écrit : « Car vos pensées ne sont pas mes pensées, et mes voies ne sont pas vos voies, oracle du Seigneur. » (Is 55, 8).

le Psalmiste mettait, voici plus de 2500 ans, cette plainte : « *Tu as fait de nous un objet de contradiction pour nos voisins* » (Ps 80, 7) ⁷.

C'est un fait bien connu que quiconque fait « bande à part » suscite la contradiction. Tel est bien le cas du Juif.

Son refus, aussi obstiné que tranquille, de la foi chrétienne, sa certitude imperturbable que le monde n'est pas encore rédimé, et donc que l'attente messianique de son peuple n'est pas vaine, irritent beaucoup de Chrétiens, scandalisés de ce que la tradition rabbinique applique à l'ensemble du peuple juif, ou au Messie qui, croit-elle, sortira de lui, tous les passages scripturaires traditionnellement considérés par eux comme se référant uniquement à Jésus.

Oui, le peuple juif suscite la contradiction universelle. **Comme ce fut le cas de Jésus**, d'ailleurs ⁸.

Oui, il se peut que son attachement viscéral à sa terre ancestrale et aux vestiges du Temple de Jérusalem n'apporte pas la paix, mais la guerre. Une fois de plus, **comme ce fut le cas de Jésus** ⁹.

Étrangement, une relecture de l'Écriture à la lumière de l'histoire, sublime et misérable à la fois, de ces Juifs, accablés de grâces et de responsabilités incompatibles avec la faiblesse humaine, tour à tour héroïquement fidèles et tragiquement infidèles, mais toujours « élus et chéris de Dieu à cause des Pères » (cf. Rm 11, 28), une telle relecture pourrait être de nature à faire comprendre aux âmes droites qu'**il fallait sans doute que ce peuple soit en butte à une contradiction aussi universelle pour que, cessant de fuir sa vocation d'être « une alliance de peuple et une lumière pour les nations »** (cf. Is 42, 6), **il accepte que « Celui qui dispersa Israël le rassemble »** (cf. Jr 31, 10) **et l'« amène à Sion »** ¹⁰, **jusqu'à ce que lui-même, d'abord, puis les nations de la terre, « reconnaissent qu'il est une race bénie du Seigneur »** (cf. Is 61, 9) ¹¹.

⁷ Signalons que le grec *antilogia* (« querelle », « contradiction », « opposition », « contestation »), utilisé par la Septante (Ps 79, 7) pour traduire l'hébreu : *madon*, dans ce verset, se retrouve, à la forme verbale passive, en Lc 2, 34, cité dans la note suivante. Constructions similaires en Ac 28, 22 et He 12, 3.

⁸ « Cet [enfant] sera occasion de chute et de relèvement pour beaucoup en Israël, et un signe [qui suscite la] contradiction (*eis sèmeion antilegomenon*) » (Lc 2, 34).

⁹ « N'allez pas croire que je sois venu apporter la paix sur la terre; je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. » (Mt 10, 34). **Maints passages scripturaires annoncent une montée des nations contre Israël et contre Jérusalem**, et entre autres : Is 29, 8 ; Jl 4, 2.12 ; Za 14 ; Ha 3, 16 ; Lc 21, 24 ; etc.

¹⁰ Le caractère progressif de ce retour est attesté par Jérémie : « Je vous prendrai, un d'une ville, deux d'une famille, pour vous amener à Sion... » (cf. Jr 3, 14 ss.).

¹¹ Ce sont là, objectera-t-on peut-être, des interprétations « fondamentalistes » de passages scripturaires qui n'ont pas été écrits pour cela. Ce danger existe, en effet, mais son antidote aussi (cf. mon bref article : « [Antidote patristique à une lecture fondamentaliste de l'Écriture](https://www.academia.edu/13166298/Antidote_patristique_à_une_lecture_fondamentaliste_de_l'Écriture) » https://www.academia.edu/13166298/Antidote_patristique_à_une_lecture_fondamentaliste_de_l'Écriture). Mais n'est-ce pas prendre un risque plus considérable encore que de se retrancher derrière une « objectivité méthodique » pour récuser a priori la possibilité qu'un texte, écrit dans une situation précise par un auteur dont l'intention était à l'évidence tout autre que ce qui en sera déduit plus tard si l'Esprit Saint l'a voulu ainsi, soit comme « génétiquement » porteur d'un accomplissement ultérieur imprévisible à vue humaine et connu de Dieu seul ? Cf. l'analyse pertinente de L.-J. Bord, « Au commencement était le Verbe », in *Lettre de Ligugé* 294, octobre 2000, p. 12-14, où sont démarqués les inconvénients d'une radicalisation de l'une ou l'autre option exégétique.

Et voici que s'est fait jour, vers la fin des années 1960, un mouvement spirituel juif que personne n'attendait, et qui, à ses débuts, paraissait fantaisiste, exalté, et joyeusement hétérodoxe. Il s'agissait de Juifs de toutes conditions, orthodoxes ou libéraux, pieux ou seulement idéalistes, frottés de culture juive, ou n'en ayant que quelques rudiments, versés dans l'étude des Écritures, ou ne la lisant qu'épisodiquement, mais **ayant tous en commun... la foi en Jésus le Christ**, qu'ils appelaient (et appellent toujours aujourd'hui) de son nom hébraïque, **Yeshoua**. Dénommés « Juifs pour Jésus », mais aussi « Chrétiens Hébraïques », « Juifs Messianiques », etc. il était difficile, au début, de savoir si leur engouement pour Jésus procédait d'une foi éprouvée en Sa messianité, voire en sa divinité, ou s'il s'agissait d'un mouvement libertaire s'apparentant davantage aux hippies, plus motivés par la musique, la libération sexuelle et la consommation de drogues, que par un réel amour de Dieu et une piété sincère.

Comme l'a reconnu le rabbin messianique Mark Kinzer, le protestantisme, dans ses mouvances les plus charismatiques de conversion et de baptême dans l'Esprit, dont le **Pentecôtisme**, a accueilli à bras ouverts ces 'convertis à Jésus' et exercé sur eux une influence considérable, encore bien perceptible de nos jours dans certains groupes.

J'ai traité dans les pages qui précèdent de la mouvance de ce mouvement que je connais le mieux et avec laquelle, je l'avoue, j'ai le plus d'affinités, à savoir **le Judaïsme Messianique**. Et je suis enclin personnellement à y voir, jusqu'à plus ample informé, une grâce de Dieu pour les Chrétiens d'aujourd'hui, qui, dans leur immense majorité, n'ont, pas plus que leurs devanciers, fait une véritable repentance pour les persécutions, le mépris et la dérision infligés aux Juifs, au fil des siècles, par leurs coreligionnaires. C'est que la Chrétienté, persuadée, dans son immense majorité, d'être agréable à Dieu en raison de sa foi au Christ, n'a pas compris la vocation du Peuple juif, malgré le témoignage des Écritures.

Or, croire dans le Christ, c'est croire au dessein de Dieu sur Son peuple, auquel Il a réservé le même destin que celui de Son Fils, qui « a dû souffrir ces choses avant d'entrer dans Sa gloire » (cf. Lc 24, 26).

Ce pourrait être le rôle du Judaïsme Messianique - pour lequel j'ai exprimé, plus haut, mon appréciation ¹² - de constituer le chaînon manquant, répondant à l'appel de l'Esprit à initier la fusion du patrimoine doctrinal et spirituel de chacune des deux familles de fidèles qui croient en Jésus, Fils et Oint de Dieu Son Père, jusqu'à la venue d'Élie qui doit « remettre tout en état » (Mt 17, 11), et avant la Parousie du Seigneur qui descendra du haut des cieux avec tous ses saints pour établir le Royaume de Son Père sur la terre.

Mon espoir est que ce mouvement se focalise davantage qu'il ne l'a fait jusqu'ici sur la fin des temps et l'avènement en gloire du Royaume du Christ sur la terre. Qu'avec son charisme propre, il appelle les Chrétiens à ne pas s'assoupir comme les « vierges folles » de la parabole (Mt 25, 1-13). Et en effet, un grand nombre de Chrétiens de notre époque n'ont pas suffisamment pris garde au fait que la multiplication exponentielle des conflits et des massacres qui frappent de plus en plus cruellement

¹² Voir mon livre cité : [Le peuple juif, révélateur des desseins des cœurs des peuples...](#) : 5. Se préparer aux événements du temps de la fin sans tomber dans des dérives sectaires. C. Le Judaïsme Messianique n'a-t-il pas vocation à être une vivante interface entre le Judaïsme et le Christianisme ?

les populations civiles, en général, et les chrétiennes, en particulier ¹³, constitue, avec d'autres soubresauts politiques, économiques et sociétaux contemporains, des signes avant-coureurs de l'avènement du Royaume, dont l'Écriture et la Tradition juive nous enseignent qu'il sera précédé des « douleurs de l'enfantement » des temps du Messie (cf. Mt 24, 6). Leur maître les en a pourtant avertis, particulièrement par la parabole susdite (voir en particulier Mt 25, 1), mais aussi par l'interprétation que donne Jésus de deux catastrophes locales :

Lc 13, 1-5 : En ce même temps survinrent des gens qui rapportèrent [à Jésus] ce qui était arrivé aux Galiléens, dont Pilate avait mêlé le sang à celui de leurs victimes. Prenant la parole, il leur dit: « Pensez-vous que, pour avoir subi pareil sort, ces Galiléens fussent de plus grands pécheurs que tous les autres Galiléens ? Non, je vous le dis, mais **si vous ne changez pas de conduite, vous périrez tous pareillement**. Ou ces dix-huit personnes que la tour de Siloé a tuées dans sa chute, pensez-vous que leur dette fût plus grande que celle de tous les hommes qui habitent Jérusalem ? Non, je vous le dis ; mais **si vous ne changez pas de conduite, vous périrez tous de même**. ».

Comment ne pas comprendre que, même si, à l'évidence, Dieu n'est pas à l'origine de ces événements tragiques, Il en utilise l'occurrence, à la manière des prophètes, pour avertir son peuple et l'attirer à Lui ? Il est écrit, en effet :

Dt 32, 20 : Il a dit: Je vais leur cacher ma face et je verrai ce qu'il adviendra d'eux...

Os 5, 15 : Oui, je vais regagner ma demeure, jusqu'à ce qu'ils s'avouent coupables et cherchent ma face; dans leur détresse, ils me rechercheront...

On me pardonnera d'évoquer une fois de plus mon expérience spirituelle propre, en insistant sur le fait qu'outre les grâces personnelles du Seigneur, les décennies que j'ai consacrées à étudier l'histoire ancienne et moderne du peuple juif, de ses Saintes Écritures, et de sa littérature, philosophique, théologique et religieuse, ne m'ont pas seulement fait entrer plus profondément dans le mystère du dessein de Dieu sur ce peuple, mais m'ont permis de percevoir, au travers des événements qui agitent l'humanité et à la lumière de l'Écriture, le sens de la contradiction mondiale dont Israël est l'objet, et d'entrevoir les modalités de l'accomplissement des oracles des prophètes le concernant.

Dès le début de mes tentatives d'élaborer un exposé de ce que la miséricorde inouïe du Seigneur avait daigné me faire comprendre de Son dessein de salut et du rôle conjoint qu'y jouaient les Juifs et les Chrétiens, j'ai été confronté à la question cruciale du rôle herméneutique et du statut normatif de l'Écriture chez les théologiens. En effet, comme l'aura remarqué quiconque lit ces pages, la quasi-totalité de ce dont j'y traite est lue et interprétée à l'aune de la Révélation et des écrits bibliques, particulièrement ceux des prophètes. Toutefois, je suis tout à fait conscient que telle n'est pas la manière dont nombre de théologiens modernes exercent leur réflexion théologique, laquelle doit parfois plus à la rationalité et à la gestion **économique** ¹⁴ des vérités qu'à une lecture humble et priante de la Parole

¹³ Je fais allusion ici aux horribles massacres et sévices infligés à des Chrétiens orientaux par des mouvements islamistes fanatiques, tels Boko Haram, Da'esh, etc.

¹⁴ J'entends par là ce que, selon les éditeurs des œuvres de Newman en français, « les Pères de l'Église et les théologiens désignent par ces noms (économie, dispensation) », à savoir, « le plan du gouvernement divin de la Providence dans l'ordre du salut, et l'ensemble des secours dispensés aux hommes pour les conduire à leurs fins surnaturelles (Du Pré de Saint-Maur) ». Je cite ici d'après Textes

de Dieu. Bien que la tâche qu'ils exercent, sous le contrôle du Magistère, soit d'aider à faire mûrir la réflexion doctrinale de l'Église, ces théologiens, dont l'esprit est conditionné par leur culture, répugnent instinctivement à prendre au sérieux la manière dont la Bible présente l'agir d'un Dieu qui connaît d'avance le devenir de l'humanité et des individus qui la composent, les circonstances et les événements qui la jalonnent, et le sens et la finalité de tout ce qui s'y rapporte. L'histoire de la spiritualité, en général, et celle des saints, en particulier, témoigne des difficultés et des contradictions que doivent affronter les fidèles, clercs ou laïcs, auxquels Dieu s'est manifesté, que ce soit par les sollicitations intérieures de l'Esprit, ou par **une révélation privée**¹⁵. Les épreuves, voire les persécutions, qu'il leur faut subir sont encore plus cruelles si le message qu'ils croient devoir délivrer à leur coreligionnaires bouleverse, ou pire, semble contredire les conceptions doctrinales de la **schola theologorum**¹⁶, surtout lorsqu'elles semblent faire partie intégrante de l'enseignement magistériel de l'Église.

Dans ma longue existence, j'ai malheureusement souvent eu affaire à ce genre de 'technocrates de Dieu', adeptes d'une 'théologie scientifique' qui, à mon sens, est surtout tributaire de la sagesse de ce monde, que Paul a stigmatisée en lui opposant celle de Dieu, dans sa première Lettre aux Corinthiens :

1 Co 1, 19-21 : Car il est écrit: **Je détruirai la sagesse des sages, et l'intelligence des intelligents je la rejetterai**. Où est-il, le sage? Où est-il, l'homme cultivé? **Où est-il, le raisonneur de ce siècle? Dieu n'a-t-il pas frappé de folie la sagesse du monde?**

Newmaniens publiés par L. Bouyer et M. Nédoncelle, vol. V, *Apologia Pro vita sua, ou Histoire de mes Opinions Religieuses*, Desclée de Brouwer, Paris, 1966, p. 150, note a). Newman a résumé l'usage pratique de cette conception, en théologie, dans ce bref passage extrait de la Note F de son *Apologia*, intitulée précisément « L'Économie » : « Le principe de l'économie est celui-ci : entre plusieurs manières soit de parler, soit d'agir, au point de vue religieux, toutes également *permises et par leurs antécédents et en elles-mêmes*, on doit choisir celle qui est la plus utile et la plus appropriée au moment et au but qu'on veut atteindre. » (Cité d'après le même ouvrage, p. 518. Les italiques sont de l'éditeur). Nombreux exemples du recours des Pères à l'« économie », dans John Henry, Cardinal Newman, *Les ariens du quatrième siècle*, I.3.4, édit. Téqui, 1988, p. 68-78.

¹⁵ Habituellement appelée ainsi par les théologiens. À ce propos, voir, entre autres textes des autorités ecclésiastiques : Congrégation pour la Doctrine de la Foi, [Normes procédurales pour le discernement des apparitions ou révélations présumées](#). Assemblée des évêques catholiques du Québec, « [Que penser des révélations dites "privées" ?](#) ». Voir encore, entre autres : « [Révélations privées et prudence](#) » ; Don Guéranger, « [Les révélations privées dans l'Église](#) ». Etc.

¹⁶ Pour comprendre l'importance du concept de « *Schola theologorum* » (écoles de théologiens), particulièrement chez Newman, il faut savoir que, pour lui, les théologiens constituent à la fois des collaborateurs indispensables du Magistère - auquel ils contribuent par leur savoir et leurs recherches -, mais sont aussi une sorte de digue contre les empiètements de l'autorité religieuse sur la liberté de pensée des fidèles. Newman va jusqu'à attribuer aux théologiens une « fonction prophétique » dans l'Église. Selon lui, « quand la *Schola theologorum* décide du sens à donner aux paroles d'un Pape ou d'un Concile, elle est infaillible [...] L'infailibilité active réside dans le Pape et les évêques - la passive, dans le corps universel des fidèles. [...] Le corps des fidèles ne peut jamais se méprendre sur ce que l'Église détermine par le don de son infailibilité active. [...] Par ailleurs, la *Schola theologorum* joue un rôle majeur dans ce corps universel, et elle agit avec une grande force à la fois pour corriger tant les erreurs populaires des fidèles que les étroitesse de vue de l'enseignement de l'infailibilité active. En même temps, par les recherches intellectuelles et les discussions qui sont sa vie même, elle maintient une distinction claire entre la vérité théologique et l'opinion théologique, et elle s'oppose au dogmatisme. Et tandis que les divergences de vues de la *Schola* sauvegardent la liberté de pensée, le corps universel des fidèles est le garant des décisions infaillibles de l'Église et des champions de la foi » (Lettre à Isy Froude, en date du 28 juillet 1875, d'après les lettres et journaux intimes de John Henry Newman - Dessain et al., eds., XXVII, 336-338). Je cite ici d'après la rubrique "Newman's Theology" sur le [Site Web de la Society for The Study of Cardinal Newman](#).

Puisqu'en effet le monde, par le moyen de la sagesse, n'a pas reconnu Dieu dans la sagesse de Dieu, **c'est par la folie du message qu'il a plu à Dieu de sauver les croyants.**

1 Co 2, 6-7 : Pourtant, c'est bien de sagesse que nous parlons parmi les parfaits, mais non d'une sagesse de ce monde ni des princes de ce monde, voués à la destruction. Ce dont nous parlons, au contraire, c'est d'une **sagesse de Dieu, mystérieuse, demeurée cachée, celle que, dès avant les siècles, Dieu a par avance destinée pour notre gloire...**

On objectera peut-être, de bonne foi, que je mets mes conceptions au-dessus de la doctrine de l'Église, voire que je m'oppose directement à cette dernière. Et je reconnais que les apparences peuvent sembler donner raison à cette critique. Il me faut donc préciser que mon attitude en la matière se fonde sur la doctrine du primat de la conscience, en me référant principalement à l'un de ses champions majeurs, à savoir (à nouveau) le cardinal John Henry Newman. Dans sa Lettre au Duc de Norfolk, il écrit ce qui suit ¹⁷ :

Il y a donc, semble-t-il des cas-limites où la conscience individuelle peut se trouver en conflit avec l'injonction du pape ¹⁸ et doit être suivie en dépit de cette injonction. [...]

Je déclare donc que l'Être suprême possède, pour parler notre langage humain, un caractère moral. Les attributs de justice, de vérité, de sagesse, de sainteté, de bonté et de miséricorde, sont les signes distinctifs et éternels de sa nature, les lois véritables de son être et ils s'identifient à sa propre personne. Créateur, il a introduit cette loi, qui ne fait qu'un avec lui, dans l'esprit de toutes ses créatures raisonnables. La loi divine est la règle de la vérité morale, la mesure du bien et du mal. Elle a une autorité souveraine, irrévocable, absolue pour les hommes comme pour les anges. [...]

Cette loi en tant qu'elle est appréhendée par des esprits humains individuels, nous l'appelons la conscience. Bien qu'elle se réfracte différemment en traversant chaque intelligence, elle n'est pas déformée au point de perdre sa qualité de loi divine ; elle possède encore comme telle un droit à être obéie. « La loi divine, dit le cardinal Gousset, est la règle suprême de nos actions, nos pensées, nos discours, nos actes ; tout dans l'homme est soumis au domaine de la loi de Dieu. » Cette loi règle notre conduite par le moyen de notre conscience. Il n'est jamais permis d'agir contre notre conscience. [...]

Je sais que cette façon de parler de la conscience diffère beaucoup de la façon dont on en parle habituellement dans les publications scientifiques et littéraires ou dans l'opinion publique. Elle est fondée sur la doctrine qui fait de la conscience la Voix de Dieu [...] qui vient du fond de l'homme et parle à son cœur, et qui est distincte en cela de la Voix de la Révélation. [...] Quand je parle de la conscience [...] je n'entends pas par là une imagination ou une opinion, mais une obéissance attentive à ce qui se fait entendre en nous comme une Voix divine. [...]

La conscience n'est pas un jugement sur une vérité spéculative, sur une doctrine abstraite. Elle vise directement l'agir humain, elle concerne quelque chose qui est à faire ou à ne pas faire. « La conscience, dit saint Thomas, est le jugement pratique

¹⁷ Je cite d'après Textes Newmaniens, publiés par L. Bouyer et M. Nédoncelle, vol. VII, *Lettre au Duc de Norfolk* (1874), éd. Desclée de Brouwer, 1970, chapitre V. La Conscience, p. 236-253.

¹⁸ On ne s'étonnera pas de cette insistance sur l'autorité du pape, plutôt que sur celle de l'Église, si l'on tient compte du fait que ces considérations de Newman sur la conscience s'inscrivent dans le dramatique débat qui suivit la définition de l'[infaillibilité pontificale](#) par le premier Concile du Vatican.

ou le précepte de la raison, par lequel nous jugeons ce qu'il est convenable de faire *hic et nunc* pour accomplir le bien et éviter le mal. » La conscience ne peut entrer en conflit direct avec l'infaillibilité de l'Église ou du pape, puisque cette infaillibilité concerne des propositions générales ou la condamnation d'erreurs particulières. [...] Puisque donc l'infaillibilité pourrait seule entraver le libre exercice de la conscience et puisque le pape n'est pas infaillible dans le domaine où la conscience jouit d'une autorité souveraine [...] jamais nous ne nous trouverons acculés à choisir entre la conscience et le pape.

De peur que ma pensée ne soit mal interprétée, je tiens à répéter que lorsque je parle de conscience, j'entends la conscience telle qu'elle est en vérité. Si elle a le droit de s'opposer à l'autorité suprême du pape, quand celle-ci n'est pas infaillible, elle doit être autre chose que ce misérable faux-semblant qui, comme je l'ai déjà dit, prend maintenant le nom de conscience. Pour qu'elle puisse être dans tel cas particulier le guide sacré et souverain qui prévaut sur la voix du pape, il faut que sa décision soit précédée d'une sérieuse réflexion, de prière et de tous les moyens qui permettent d'arriver à une opinion juste sur le sujet en question.

L'obéissance au pape a en outre pour elle ce qu'on appelle un « droit de maintien », c'est-à-dire que l'*onus probandi* [la charge de la preuve] d'une opposition au pape, comme dans tous les cas d'exception est à la charge de la conscience. À moins de pouvoir se dire comme si l'on était en présence de Dieu qu'on ne doit pas et qu'il ne faut pas courir le risque de suivre l'ordre du pape, on est tenu d'obéir et on pécherait gravement si on désobéissait. *Prima facie*, il y a devoir strict, par simple loyauté, de croire que le pape a raison et d'agir conformément à ses préceptes. Le chrétien doit vaincre dans sa nature cet esprit vil, étroit, égoïste et bas, qui pousse, dès qu'on entend parler d'un ordre, à se placer en opposition avec le supérieur qui donne cet ordre, à se demander si le supérieur n'outrepasse pas son droit, et à se réjouir d'introduire le scepticisme dans les jugements et dans l'action. Il ne doit pas vouloir penser et trancher de tout à sa guise, la question de la vérité comme de l'erreur et du bien comme du mal, l'obligation même de l'obéissance, l'attachement à parler comme son supérieur et à être toujours à ses côtés étant finalement alors purement et simplement abandonnés. [...]

J'en termine maintenant avec cet aspect de la question [...] en invoquant plusieurs de nos théologiens. Je prouverai ainsi ce que j'ai avancé et je montrerai que je n'ai pas faussé la doctrine catholique sur ce point capital, à savoir qu'il y a un devoir d'obéir coûte que coûte à notre conscience. [...]

Dans leurs traités de morale, les théologiens soulignent ce *dictum* avec force. La célèbre école connue sous le nom des *Salmanticenses*, ou Carmes de Salamanque, pose la proposition très large que la conscience doit toujours être obéie, qu'elle soit éclairée ou erronée, et que l'erreur soit ou non coupable chez celui qui la fait. Ils disent cette opinion certaine et en appellent à Saint Thomas, saint Bonaventure, Cajetan, Vasquez, Durand, Navarrus, Corduba, Layman, Escobar et quatorze autres auteurs. Deux d'entre eux soutiennent même que cette opinion est *de fide* [de foi]. Certes, si quelqu'un est coupable d'une erreur qu'il aurait pu éviter s'il avait été plus sérieux, il en répondra devant Dieu. Nonobstant, tant qu'il demeure dans cette erreur, il doit la suivre puisqu'il est convaincu que c'est la vérité. [...]

[Selon] le cardinal Jacobatius, « [...] Si celui qui a reçu un précepte a conscience qu'il contient un péché et une injustice, son premier devoir est d'écarter cette impression ; mais s'il ne le peut et qu'il lui est impossible de conformer son jugement à celui du pape, alors **c'est son devoir de suivre sa conscience propre et de souffrir en patience si le pape le châtie** ».

C'est à dessein que j'ai souligné, dans le titre de ce chapitre, que **le Christ préfigure, 'par intrication prophétique', le destin messianique des Juifs**. Il ne s'agit pas d'une assertion théologique visant à édifier celles et ceux qui y croient, ou à provoquer les autres, mais d'une vérité qui découle directement de la Sainte Écriture.

J'ai souligné la formule « **par intrication prophétique** ». Je l'ai forgée, en son temps, pour exprimer le mystère que je sonde, en termes modernes et par analogie avec un phénomène décrit par la mécanique quantique, selon lequel deux particules subatomiques, sans lien mutuel apparent, deviennent intriquées de telle sorte que, quelle que soit l'ampleur de l'espace-temps qui les sépare, toute action de l'une agisse sur le comportement de l'autre ¹⁹. Je comprends que l'expression déroute, voire agace ²⁰, mais, comme on le verra, ses avantages sont plus grands que cet inconvénient.

J'ai découvert, avec la grâce de Dieu, qu'**il existe entre Jésus et le peuple juif une telle intrication de destin, que certains événements et oracles prophétiques, qui semblent ne concerner que Jésus, s'avèrent en fait être leur apanage commun, comme c'est le cas, par analogie, dans ce que les théologiens appellent « inhabitation mutuelle »**, quand ils tentent de décrire les relations indicibles entre les 'Personnes' de la Sainte Trinité ²¹.

¹⁹ Ou « enchevêtrement » (voir le [Wiki](#) consacré à ce terme. Pour mémoire, l'intrication est un phénomène fondamental de la mécanique quantique, mis en évidence par Einstein et Schrödinger dans les années 30. Deux systèmes physiques, par exemple deux particules, se retrouvent alors dans un état quantique dans lequel ils ne forment plus qu'un seul système dans un certain sens subtil. Toute mesure effectuée sur l'un des systèmes affecte l'autre, et ce quelle que soit la distance qui les sépare. Avant l'intrication, deux systèmes physiques sans interactions sont dans des états quantiques indépendants, mais après l'intrication, ces deux états sont en quelque sorte « enchevêtrés » et il n'est plus possible de décrire ces deux systèmes de façon indépendante. Ceci d'après le [site Futura-sciences](#). J'ai exposé ma perception de l'analogie de ce phénomène avec la manière dont le Dessein de Dieu se déploie dans les Écritures, dans un excursus de mon livre, [Un voile sur leur coeur: le 'Non' catholique au Royaume du Christ sur la terre](#), intitulé « Le phénomène de l'intrication prophétique », p. 87-92 du pdf.

²⁰ A son propos on m'a fait le reproche suivant qui utilise une formule classique qui fait toujours mouche (à bon compte quand on y recourt avec mauvaise foi) : « C'est éclairer l'obscur par plus obscur encore ».

²¹ Dans un développement séminal, Rabbi Kinzer a appliqué cette analogie à la relation mystérieuse entre le peuple juif et l'église, en ces termes : « Tout comme Jésus demeure parmi ses disciples et eux de même en lui (Jean 14, 20, 15, 4-5), ainsi Jésus demeure parmi le peuple juif et le porte aussi en lui-même. Jésus guide les siens et en prend soin en tant que médiateur de la bénédiction divine, dont l'identité leur reste cachée, comme celle de Joseph pourvoyant aux besoins de ses frères. Incarnant l'Israël-généalogique en sa personne, Jésus représente les siens devant Dieu et devant ses disciples non-Juifs. Voilà pourquoi Jésus sert de « lien spirituel » entre le « peuple de la Nouvelle Alliance » et « la lignée d'Abraham ». Quand l'Église ne parvient pas à saisir l'importance de la judaïté du Messie crucifié et glorifié, elle ne parvient pas non plus à comprendre ou à honorer la relation qu'elle a avec le peuple juif et sa manière de vivre l'alliance (c.-à-d., le judaïsme). À partir du moment où l'Église commence à sentir l'importance de l'identité juive [de Jésus], elle se rend compte qu'elle ne peut l'accepter sans accepter également sa famille de chair et de sang, qu'il représente; elle ne peut apprécier la richesse de son enseignement sans voir la façon dont il a continué à façonner la vie collective de ceux qui sont souvent réticents à prononcer son nom. En d'autres termes, *Jésus est autant le mystère caché dans les profondeurs du Peuple juif et de sa manière de vivre, qu'il est le mystère de l'eccllesia*. La relation d'inhabitation-mutuelle qu'a Jésus avec les deux communautés crée le "lien spirituel" qui unit l'une à l'autre. Parce qu'il demeure avec les deux, elles demeurent aussi l'une dans l'autre. Grâce à la relation indissoluble que forge Jésus par sa chair et son sang, l'Israël-généalogique demeure au cœur de l'eccllesia. Par son union baptismale avec Jésus, l'eccllesia

Le cas le plus extraordinaire de cette « intrication scripturaire » est révélé par l'épisode suivant relaté au chapitre 8 du Livre des Actes des Apôtres (vv. 26-28). Selon ce récit, l'Ange du Seigneur enjoint à l'apôtre Philippe de se rendre sur la route qui descend de Jérusalem à Gaza, où il croise un haut fonctionnaire éthiopien venu en pèlerinage à Jérusalem, qui s'en retournait, assis sur son char, en lisant le prophète Isaïe :

Actes 8, 29-35 : ²⁹ L'Esprit dit à Philippe : « Avance et rattrape ce char. » ³⁰ Philippe y courut, et il entendit que l'eunuque lisait le prophète Isaïe. Il lui demanda : « **Comprends-tu donc ce que tu lis ?** » - ³¹ « Et comment le pourrais-je, dit-il, si personne ne me guide ? » Et il invita Philippe à monter et à s'asseoir près de lui. ³² Le passage de l'Écriture qu'il lisait était le suivant : **Comme une brebis il a été conduit à la boucherie ; comme un agneau muet devant celui qui le tond, ainsi il n'ouvre pas la bouche. ³³ Par contrainte et jugement il a été enlevé, et dans sa génération qui racontera que sa vie a été retranchée de la terre des vivants.** ³⁴ S'adressant à Philippe, l'eunuque lui dit : « Je t'en prie, de qui le prophète dit-il cela ? De lui-même ou de quelqu'un d'autre ? » ³⁵ Philippe prit alors la parole et, **partant de ce texte de l'Écriture, lui annonça la Bonne Nouvelle de Jésus.**

L'intrication dont je parle se réfère aux versets suivants du Livre d'Isaïe (déjà cités), que lit à haute voix le haut fonctionnaire (juif) éthiopien, et que transcrit le Livre des Actes, dans le contexte suivant :

Isaïe 53, 1-8 : ¹ Qui a cru ce que nous entendions dire, et le bras du Seigneur, à qui s'est-il révélé ? ² Comme un chirurgien il a grandi (litt. : 'il est monté') devant lui, comme une racine [qui pousse] en terre aride; sans beauté ni éclat pour attirer nos regards, et sans apparence qui nous eût séduits; ³ objet de mépris, abandonné des hommes, homme de douleur, familier de la souffrance, comme quelqu'un devant qui on se voile la face, méprisé, nous n'en faisons aucun cas. ⁴ Or ce sont nos souffrances qu'il portait et nos maux dont il était chargé. Et nous, nous le considérons comme puni, frappé par Dieu et humilié. ⁵ Mais lui, il a été transpercé à cause de nos crimes, écrasé à cause de nos fautes. Le châtement qui nous rend la paix est sur lui, et dans ses blessures nous trouvons la guérison. ⁶ Tous, comme des moutons, nous étions errants, chacun suivant son propre chemin, et Le Seigneur a fait retomber sur lui nos fautes à tous. ⁷ **Maltraité, il s'humiliait, il n'ouvrait pas la bouche, comme l'agneau qui se laisse mener à l'abattoir, comme devant les tondeurs une brebis muette, il n'ouvrait pas la bouche.** ⁸ **Par contrainte et jugement il a été saisi. Parmi ses contemporains, qui s'est inquiété qu'il ait été retranché de la terre des vivants, qu'il ait été frappé pour le crime de son peuple ?**

Pour les Chrétiens, aucun doute : il s'agit manifestement de Jésus, comme le confirme, pensent-ils, la suite du texte :

Isaïe 53, 9-12 : ⁹ On lui a donné une sépulture avec les impies et dans sa mort il [est] avec le riche, bien qu'il n'ait pas commis de violence et qu'il n'y ait pas eu de tromperie dans sa bouche. ¹⁰ **Le Seigneur a voulu l'écraser par la souffrance; s'il offre sa vie en sacrifice expiatoire, il verra [= aura] une postérité, il prolongera ses jours [= sa vie sera longue], et par lui la volonté du Seigneur s'accomplira.** ¹¹ À la suite de l'épreuve endurée par son âme, il verra la lumière et sera comblé. Par sa connaissance, le juste, mon serviteur, justifiera les multitudes en s'accablant lui-

demeure également au cœur du peuple juif. » Mark S. Kinzer, *Scrutant son propre mystère, Nostra Aetate*, le Peuple juif, et l'identité de l'Église, Parole et Silence, 2016, p. 223-224.

même de leurs fautes.¹² C'est pourquoi il aura sa part parmi les multitudes, et avec les puissants il partagera le butin, parce qu'il s'est livré lui-même à la mort et qu'il a été compté parmi les criminels, alors qu'il portait le péché des multitudes et qu'il intercédait pour les criminels.

Pourtant, certains détails du contexte ne cadrent pas avec cette vision simpliste des choses. Tout d'abord, à en croire les évangiles, si humble et cachée qu'ait été sa vie avant sa manifestation publique à Israël, Jésus n'a pas été perçu par ses contemporains « *comme une racine [qui pousse] en terre aride; sans beauté ni éclat pour attirer nos regards...* » (Is 53, 2). Et ce n'est que lors de sa Passion qu'il a été « *objet de mépris, abandonné des hommes, homme de douleur, familier de la souffrance, comme quelqu'un devant qui on se voile la face* » (v. 3). De même, quoi qu'en ait dit une exégèse savante ancienne, Is 53, 9 ne saurait être une prophétie des circonstances de la mort et de l'inhumation de Jésus. En effet, on ne lui a pas donné « *une sépulture avec les impies* » et le geste du riche Juif Joseph d'Arimathie qui a déposé le corps de Jésus dans un tombeau personnel qui n'avait pas encore servi, ne saurait, sans ridicule, être considéré comme l'accomplissement des mots du même verset : « *à sa mort [il] est avec le riche* »²². Plus sérieux encore : en Is 53, 10, le mode *conditionnel* de l'offrande de la vie du serviteur en sacrifice expiatoire²³ ne correspond en rien au sacrifice *volontaire* que fait Jésus de la sienne²⁴ ; quant aux expressions « *il verra une postérité, il prolongera ses jours* », elles ne peuvent concerner qu'un être humain normal et non le Christ de Dieu qui, lui, n'a pas eu de descendance charnelle et n'a pas eu besoin que le temps de sa vie soit prolongé, puisqu'il est ressuscité.

Attardons-nous maintenant sur cet autre passage d'Isaïe, qui, lui, est clair et sans ambiguïté. Il fait partie de l'ensemble de l'unité littéraire communément appelée 'Chants du Serviteur' :

Is 49, 1-7 : Îles, écoutez-moi, soyez attentifs, peuples lointains! Le Seigneur m'a appelé dès le sein maternel, dès les entrailles de ma mère il a prononcé mon nom. Il a fait de ma bouche une épée tranchante, il m'a abrité à l'ombre de sa main ; il a fait de moi une flèche acérée, il m'a caché dans son carquois. Il m'a dit : « **Tu es mon serviteur, Israël, toi en qui je me glorifierai.** » Et moi, j'ai dit : « C'est en vain que j'ai peiné, pour rien, pour du vent j'ai usé mes forces. » Et pourtant mon droit était avec Le Seigneur et mon salaire avec mon Dieu. Et maintenant Le Seigneur a parlé, lui qui m'a modelé dès le sein de ma mère pour être **son serviteur, pour ramener à lui Jacob, et qu'Israël lui soit réuni** ; - je serai **glorifié** aux yeux du Seigneur, et mon Dieu a été ma force; - il a dit : « C'est trop peu que tu sois pour moi **un serviteur** pour **relever les tribus de Jacob** et ramener les survivants d'Israël. Je fais de toi la **lumière des nations pour que mon salut atteigne aux extrémités de la terre.** » Ainsi parle le Seigneur, le rédempteur, le Saint d'Israël, **à celui dont l'âme est méprisée, que les nations ont en horreur, à l'esclave des tyrans : des rois verront et se lèveront, des princes verront et se prosterneront, à cause du Seigneur qui est fidèle, du Saint d'Israël qui t'a élu.**

²² En fait, le sens de ce verset n'est pas clair : raison de plus pour ne pas le soumettre à des gloses aventureuses.

²³ « ...s'il offre sa vie en sacrifice expiatoire... »

²⁴ Cf., entre autres, Jn 10, 17.

Qu'on ne s'y trompe pas : « celui dont l'âme est méprisée, que les nations ont en horreur, l'esclave des tyrans » ne peut être Jésus, qui, en tout état de cause, n'a jamais été « l'esclave des tyrans » ! Et la suite de ce chapitre d'Isaïe rend clair qu'il concerne en sa totalité le Peuple d'Israël, au temps où Dieu l'aura rétabli et consolé :

Is 49, 7-26 : Ainsi parle le Seigneur, le Rédempteur, le Saint d'Israël à celui dont l'âme est méprisée, honnie de la nation, à l'esclave des tyrans: des rois verront et se lèveront, des princes verront et se prosterneront, à cause de du Seigneur qui est fidèle, du Saint d'Israël qui t'a élu. Ainsi parle le Seigneur: « **Au temps de la faveur je t'exaucerai, au jour du salut je te secourrai.** Je t'ai façonné et j'ai fait de toi l'alliance d'un peuple pour relever le pays, pour restituer les héritages dévastés, pour dire aux captifs : « Sortez », à ceux qui sont dans les ténèbres : « Montrez-vous. » Ils paîtront le long des chemins, sur tous les monts chauves ils auront un pâturage. Ils n'auront plus faim ni soif, **ils ne souffriront pas du vent brûlant ni du soleil, car celui qui les prend en pitié les conduira, il les mènera vers les eaux jaillissantes. De toutes mes montagnes je ferai un chemin et mes routes seront relevées.** Les voici, ils viennent de loin, ceux-ci du Nord et de l'Occident, et ceux-là du pays de Sînîm. Cieux, criez de joie, terre exulte, que les montagnes poussent des cris, car **le Seigneur a consolé son peuple**, il prend en pitié ses affligés. Sion avait dit : « Le Seigneur m'a abandonnée; le Seigneur m'a oubliée. » Une femme oublie-t-elle son petit enfant, est-elle sans pitié pour le fils de ses entrailles ? Même si les femmes oublieraient, moi, je ne t'oublierai pas. Vois, **je t'ai gravée sur les paumes de mes mains, tes remparts sont devant moi sans cesse.** Tes bâtisseurs se hâtent, ceux qui te détruisent et te ravagent vont s'en aller. **Lève les yeux aux alentours et regarde : tous sont rassemblés, ils viennent à toi.** Par ma vie, oracle du Seigneur, ils sont tous comme une parure dont tu te couvriras, comme fait une fiancée, tu te les attacheras. Car **tes ruines, tes décombres, ton pays désolé sont désormais trop étroits pour tes habitants**, et ceux qui te dévoraient s'éloigneront. Ils diront de nouveau à tes oreilles, les fils dont tu étais privée : « L'endroit est trop étroit pour moi, fais-moi une place pour que je m'installe » Et tu diras dans ton coeur : « Qui m'a enfanté ceux-ci ? J'étais privée d'enfants et stérile, exilée et rejetée, et ceux-ci, qui les a élevés ? Pendant que moi j'étais laissée seule, ceux-ci, où étaient-ils ? » Ainsi parle le Seigneur Yahvé : « **Voici que je lève la main vers les nations, que je dresse un signal pour les peuples : ils t'amèneront tes fils dans leurs bras, et tes filles seront portées sur l'épaule.** Des rois seront tes pères adoptifs, et leurs princesses, tes nourrices. Face contre terre, ils se prosterneront devant toi, ils lècheront la poussière de tes pieds. Et tu sauras que je suis le Seigneur, ceux qui espèrent en moi ne seront pas déçus. » Au guerrier arrache-t-on sa prise ? Le prisonnier d'un tyran sera-t-il libéré ? Mais ainsi parle le Seigneur: « Eh bien, le prisonnier du guerrier lui sera arraché, et la prise du tyran sera libérée. Je vais moi-même chercher querelle à qui te cherche querelle, tes enfants, c'est moi qui les sauverai. À tes oppresseurs je ferai manger leur propre chair, comme de vin nouveau ils s'enivreront de leur sang. **Et toute chair saura que moi, le Seigneur, je suis ton sauveur, que ton rédempteur, c'est le Puissant de Jacob.** »

Cet autre chapitre d'Isaïe ne contient pas seulement des textes (admirables) de consolation, il nous apprend qu'après avoir été consolé et sauvé, Israël pourra encore être attaqué, même s'il est prophétisé qu'il l'emportera sur ses ennemis:

Is 54,1-17 : Crie de joie, stérile, toi qui n'as pas enfanté; pousse des cris de joie, des clameurs, toi qui n'as pas mis au monde, car **plus nombreux sont les fils de la délaissée que les fils de l'épouse**, dit Le Seigneur. **Élargis l'espace de ta tente**, déploie sans lésiner les toiles qui t'abritent, allonge tes cordages, renforce tes piquets, **car à droite et à gauche tu vas éclater, ta race va déposséder des nations**

et repeupler les villes abandonnées. N'aie pas peur, tu n'éprouveras plus de honte, ne sois pas confondue, tu n'auras plus à rougir ; car tu vas oublier la honte de ta jeunesse, tu ne te souviendras plus de l'infamie de ton veuvage. Ton créateur est ton époux, Le Seigneur Sabaot est son nom, le Saint d'Israël est ton rédempteur, on l'appelle le Dieu de toute la terre. Oui, **comme une femme délaissée et accablée, Le Seigneur t'a appelée, comme la femme de sa jeunesse qui aurait été répudiée, dit ton Dieu. Un court instant je t'avais délaissée, ému d'une immense pitié, je vais t'unir à moi. Débordant de fureur, un instant, je t'avais caché ma face. Dans un amour éternel, j'ai eu pitié de toi, dit Le Seigneur, ton rédempteur.** Ce sera pour moi comme au temps de Noé, quand j'ai juré que les eaux de Noé ne se répandraient plus sur la terre. **Je jure de même de ne plus m'irriter contre toi, de ne plus te menacer. Car les montagnes peuvent s'écarter et les collines chanceler, mon amour ne s'écartera pas de toi, mon alliance de paix ne chancellera pas,** dit Le Seigneur qui te console. **Malheureuse, battue par les vents, inconsolée, voici que je vais poser tes pierres sur des escarboucles, et tes fondations sur des saphirs; je ferai tes créneaux de rubis, tes portes d'escarboucle et toute ton enceinte de pierres précieuses. Tous tes enfants seront disciples du Seigneur, et grand sera le bonheur de tes enfants.** Tu seras fondée dans la justice, libre de l'oppression : tu n'auras rien à craindre, libre de la frayeur : elle n'aura plus prise sur toi. Voici : **s'il se produit une attaque, ce ne sera pas de mon fait ; quiconque t'aura attaquée tombera à cause de toi.** Voici : c'est moi qui ai créé le forgeron qui souffle sur les braises et tire un outil à son usage; c'est moi aussi qui ai créé le destructeur pour anéantir. **Aucune arme forgée contre toi ne saurait être efficace. Toute langue qui t'accuserait en justice, tu la confondras. Tel est le lot des serviteurs du Seigneur, la victoire que je leur assure.** Oracle du Seigneur.

Dans le présent chapitre, j'ai d'abord insisté sur les étranges événements non aboutis, qui précéderent la passion de Jésus - dont la venue des prosélytes qui voulaient voir Jésus ²⁵, l'entrée messianique à Jérusalem ²⁶, et l'épisode de l'injonction faite aux disciples de prendre les armes ²⁷ ; j'ai ensuite déconstruit les « exégèses substitutionnistes » ²⁸ chrétiennes qui s'acharnent, au mépris du contexte et du sens littéral et premier du texte, à appliquer à Jésus TOUT ce qu'Isaïe prophétise au sujet du « Serviteur ».

Voici les deux raisons majeures pour lesquelles j'ai procédé ainsi :

1. Je vois dans la résistance têtue qu'oppose la 'lettre' de l'Écriture à la propension de tant de commentateurs à lui substituer trop volontiers un sens allégorique et spirituel, un appel du Saint-Esprit à lire les Écritures comme des prophéties d'événements dont le sens doit être dévoilé et qui doivent se réaliser dans le Royaume messianique à venir.

²⁵ Voir mon livre cité : [Le peuple juif, révélateur des desseins des cœurs des peuples...](#), Chapitre 1. Un seul verset biblique peut changer toute une vie. D. La notion d'« intrication prophétique des Écritures ». Sens de l'épisode des prosélytes grecs qui voulaient voir Jésus.

²⁶ En Mt 21, 17 et Mc 11, 11, l'entrée messianique de Jésus à Jérusalem s'achève de manière décevante.

²⁷ Voir mon livre cité : [Le peuple juif, révélateur des desseins des cœurs des peuples...](#), Chapitre 2. L'aporie de l'appel aux armes par Jésus, à Gethsémani.

²⁸ J'ai brièvement expliqué, dans mon livre cité, ce qui m'a amené à forger cette expression. Voir : [Le peuple juif, révélateur des desseins des cœurs des peuples...](#) 1. Un seul verset biblique peut changer toute une vie. C. Les prophéties messianiques et le mystère de la personnalité corporative des juifs, paragraphe 2.

2. J'ai l'intuition - dont j'espère qu'elle vient de Dieu - que la venue du Christ pour établir son règne sur la terre non seulement ne correspondra à aucun des scénarios qu'en ont imaginés divers interprètes que l'Esprit n'a pas inspirés, mais constituera un processus progressif, long et jalonné d'épreuves, « jusqu'à ce que Dieu ait fait de ses ennemis un escabeau pour les pieds de son Christ (cf. Ps 110, 1), qui « anéantira l'Impie, le fera disparaître par le souffle de sa bouche, et l'anéantira par la manifestation de sa Venue. » (cf. 2 Th 2, 8).

En attendant que ces choses se produisent, les croyants feront bien de se conformer à la recommandation faite par l'ange au prophète Daniel :

Dn 12, 9-10 : Va, Daniel ; **ces paroles sont closes et scellées jusqu'au temps de la Fin**. Beaucoup seront lavés, blanchis et purifiés; les méchants feront le mal, les méchants ne comprendront point; les *maskilim* comprendront.

Nous ignorons tout de ces « *maskilim* »²⁹. L'Écriture ne les présente ni comme des prophètes, ni comme des êtres d'une sainteté exceptionnelle. Tout ce que nous savons est que leur ministère se déroulera dans un contexte d'apostasie générale, et dans le chaos moral et intellectuel créé par les menées et les prodiges diaboliques d'un être mystérieux qui n'est même pas nommé³⁰. En témoignent ces versets du même chapitre de Daniel :

Dn 11, 31-32 : Des forces viendront de sa part profaner le sanctuaire-citadelle, ils aboliront le sacrifice perpétuel, et y mettront l'abomination de la désolation. Ceux qui transgressent l'Alliance, il les *pervetira* [...]

Je l'affirme, avec modestie certes, - « car partielle est notre science, partielle aussi notre prophétie » (1 Co 13, 9) -, mais « en possession d'une bonne conscience » (1 P 3 :16) et avec une conviction forgée par de nombreuses années de méditation et de prière : Quand se produiront les événements terribles, annonciateurs du *Jour de l'Éternel*, seuls « *s'affermiront* et *agiront* ceux qui connaissent leur Dieu » (Dn 11, 32) - c'est pourquoi ils mériteront, en raison de leur foi, de leur charité et de la pureté de leur vie, de connaître les aspects insoupçonnés de la réalisation du dessein divin. Ayant changé radicalement leur existence et entraîné d'autres à faire de même³¹, tout en restant « dans l'état où les aura trouvés l'appel de Dieu » (1 Co 7, 20), ils refuseront l'apostasie et résisteront aux assauts de l'Antichrist, quand il se manifestera pour « rassembler toutes les nations des quatre coins de la terre » (Cf. Ap 20, 8), « contre le Seigneur et contre son oint » (Ps 2, 2), alors que, « émerveillée, la terre entière suivra la bête » (Cf. Ap 13, 3).

²⁹ Le terme « *maskil* », formé à partir de la racine *SKL*, signifie littéralement « qui comprend et/ou fait comprendre » ; il figure dans les passages suivants de l'Écriture, auxquels il est recommandé de se reporter pour mieux cerner le sens de ce mot, dans différents contextes : 1 S 18, 14 sq. ; Jb 22, 2 ; Ps 14, 2 ; 32, 1 (titre: *Maskil*) ; 41, 2 ; 42, 1 (id.) ; 44, 1 (id.) ; 45, 1 (id.) ; 47, 8 ; 52, 1 (id.) ; 53, 1 (id.) et 3 ; 54, 1 (id.) ; 55, 1 (id.) ; 74, 1 (id.) ; 78, 1 (id.) ; 88, 1 (id.) ; 89, 1 (id.) ; 142, 1 (id.) ; Pr 10, 5.19 ; 14, 35 ; 16, 20 ; 17, 2 ; 21, 12.

³⁰ En Dn 11, 21, il est désigné comme « *nivzeh* » dérivé de la racine verbale hébraïque *BZH*, qui signifie « mépriser ».

³¹ C'est la conversion - ou plus exactement, le retournement (*metanoia*, en grec, *shvut*, en hébreu) - à laquelle n'ont cessé d'appeler les prophètes (cf., p. ex. et entre autres: 2 R 17, 13 ; Ez 18, 30 ; 33, 11, etc.) ; et, dans le Nouveau Testament, Jean le Baptiste (cf., entre autres : Mt 3, 2 ; 4, 17 ; Mc 1, 15 ; et voir Ac 2, 38 ; 3, 19, etc.).

Armés du « glaive de l'Esprit, c'est-à-dire la Parole de Dieu » (Ep 6, 17), équipés des vertus de fermeté, vigilance, patience et constance, qu'ils auront pratiquées sans relâche leur vie durant, dans « l'attente de la Révélation de notre Seigneur Jésus Christ » (1 Co 1, 7), ils discerneront les « *maskilim* » qui, à leur tour, les reconnaîtront comme des fils et leur feront comprendre le sens et le but de ces événements.

Ces fidèles sont « semblables à des gens qui attendent leur maître à son retour de noces » (Lc 12, 36): ils ont déjà leurs « lampes allumées » (Lc 12, 35), et c'est à eux que fait mystérieusement allusion cet hymne de Paul:

1 Co 1, 4-8 : Je rends grâces à Dieu sans cesse à votre sujet pour la grâce de Dieu qui vous a été accordée dans le Christ Jésus ; car vous avez été comblés en lui de toutes les richesses, toutes celles de la parole et toutes celles de la science, à raison même de la fermeté qu'a prise en vous le témoignage du Christ. *Aussi ne manquez-vous d'aucun don de la grâce, dans l'attente où vous êtes de la Révélation de notre Seigneur Jésus Christ. C'est lui qui vous affermira jusqu'au bout, pour que vous soyez irréprochables au Jour de notre Seigneur Jésus Christ.*

© Menahem R. Macina

Mis en ligne le 15 octobre 2016 (après le Shabbat), sur le site Academia.edu